

# Les deux *Quart Livre* de Rabelais

Yumiko TSUTSUI

Pantagruel et ses compagnons, qui avaient équipé des navires à la fin du *Tiers Livre*, quittent le port de Thalasse et partent en voyage sur mer au premier chapitre du *Quart Livre*. Celui-ci est un roman d'aventures qui narre le récit de leur navigation. Mais, il y a deux *Quart Livre* : le *Quart Livre*, édition dite partielle, de 1548 et le *Quart Livre* de 1552<sup>1</sup>. Il nous faut aborder cette question.

Les circonstances énigmatiques de la publication et le caractère inachevé de l'édition de 1548, qui se termine brusquement au début du chapitre XI, au milieu d'une phrase « Vray est que quia plus n'en dict. », ont été minutieusement étudiés par Jean Plattard et Robert Marichal<sup>2</sup>. Rabelais a

- 
- 1 Pour le texte du *Quart Livre* de 1548, nous renvoyons au volume de la série du « Livre de Poche (*Bibliothèque classique*) » : *Quart Livre*, éd. G. Defaux, Paris, Librairie Générale Française, 1994 (LP-QL. 48) ; et pour le texte de 1552, au volume de la série de TLF : *Quart Livre*, éd. R. Marichal, Genève, Droz, 1947 (QL.). Pour les autres textes des *Œuvres* de Rabelais, nous renvoyons aux volumes de la série de TLF : *Pantagruel*, éd. V.-L. Saulnier, 1965 (1<sup>re</sup> éd. 1946) (*Pant.*) ; *Gargantua*, éd. R. Calder et M. A. Screech, 1970 (*Garg.*) ; *Tiers Livre*, éd. M. A. Screech, 1974 (1<sup>re</sup> éd. 1964) (*TL.*).
  - 2 Voir J. Plattard, « Introduction » au *Quart Livre de Pantagruel (Édition dite partielle, Lyon, 1548)*, éd. J. Plattard, Paris, Champion, 1910 (1<sup>re</sup> éd. 1909), p. 1-7 ; R. Marichal, « Introduction » au *Quart Livre*, éd. R. Marichal, p. VII-X ; *idem.* « Le Quart Livre de 1548 », *Études Rabelaisiennes* (ER), IX, 1971, p. 135-145. La raison de cette publication improvisée n'est pas parfaitement éclaircie. « Vray est que » devient le commencement d'une nouvelle phrase dans l'édition de 1552. Plattard interprète « quia » et « plus n'en dict. » comme deux formules, scolastique et juridique, qui indiquent la fin d'une discussion et d'une déposition (Plattard, « Introduction », *op. cit.*, p. 2-3). Elles viennent peut-être de l'imprimeur. R. Marichal et M. A. Screech font remarquer qu'il reste une feuille blanche dans l'exemplaire Rothschild n° 1513 de l'édition partielle contenant quarante-huit feuilles, et en concluent que l'éditeur a imprimé tout ce qu'il avait en main. Voir R. Marichal, « Le Quart Livre de 1548 », art. cité, p. 144 ; M. A. Screech, *Rabelais*, Londres, Duckworth, 1979, p. 296.

remis le manuscrit à Pierre de Tours, son éditeur, vers l'été 1547, en passant par Lyon, sur le chemin depuis Metz où il s'était exilé après la parution du *Tiers Livre* (en janvier 1546), pour rejoindre le cardinal du Bellay dépêché à Rome. Le *Quart Livre* a vu le jour portant la date de 1548, probablement pour les foires de novembre 1547 ou, au plus tard, pour celles de janvier 1548<sup>3</sup>. J. Plattard conjecture que le premier chapitre de celui-ci a été rédigé au même moment que les derniers chapitres du *Tiers Livre*<sup>4</sup>. R. Marichal et M. A. Screech placent la date de rédaction de la version partielle un peu plus tard, c'est-à-dire à une période débutant juste après la publication du *Tiers Livre* et allant jusqu'à la fin du séjour à Metz (juin 1547)<sup>5</sup>. En tout cas, le *Quart Livre* de 1548 est la suite immédiate du *Tiers Livre*. Au chapitre premier de celui-là, Rabelais fait lever l'ancre au port de Thalasse à ses héros qui avaient été sur le point de s'embarquer au chapitre XLIX du *Tiers Livre*, en reprenant presque textuellement les indications de celui-ci. Par ailleurs, l'édition définitive du *Quart Livre*, achevée d'imprimer le 28 janvier 1552, a été rédigée en majeure partie en 1551, ses chapitres portant presque tous l'empreinte de la crise gallicane de cette année<sup>6</sup>. Près de quatre ans séparent donc les deux *Quart Livre*. Concernant les différences de ces deux versions, les chercheurs mentionnés plus haut ont examiné en détail surtout l'aspect politico-religieux<sup>7</sup>. Dans leurs parties superposées (chapitres I à XXV de 1552), nous nous proposons de les étudier ici du point de vue de l'imitation

---

3 R. Marichal, « Le Quart Livre de 1548 », art. cité, p.143.

4 J. Plattard, « Introduction » au *Quart Livre de 1548*, éd. citée, p.23-25.

5 R. Marichal, « Le Quart Livre de 1548 », art. cité, p.145-146 ; M. A. Screech, *Rabelais, op. cit.*, p.293-294.

6 R. Marichal, « Introduction » au *Quart Livre*, TLF, p.XVII et p.XXVI-XXXIII ; *passim* dans ses notes.

7 *Idem*, « Introduction » au *Quart Livre*, p. VII-XXXVI ; M. A. Screech, *Rabelais, op. cit.*, p.293-461.

J. Plattard étudie en détail les corrections archaïsantes de l'édition de 1552 sur les plans grammatical et stylistique (« Introduction » au *Quart Livre de 1548*, éd. citée, p.11-23), et G. Defaux met cette étude à contribution pour rédiger de nombreuses notes de son édition citée.

créatrice<sup>8</sup>. Mais avant d'entrer en matière, considérons le genre du récit de navigation que Rabelais a adopté pour le cadre de ses deux *Quart Livre*.

Depuis Homère, Virgile et les Argonautographes<sup>9</sup>, le récit de navigation est de tradition dans la littérature. Les *Histoires vraies* de Lucien, une parodie de l'épopée homérique et du roman de voyage, s'inscrivent dans cette lignée. À la Renaissance, des auteurs comme Folengo, Arioste et Pulci font s'aventurer leurs héros sur la mer. Il n'est pas étonnant que Rabelais, qui vivait au temps des grands navigateurs<sup>10</sup>, ait eu l'idée d'écrire un roman de voyage maritime. Il avait déjà projeté pour ses héros, à la fin du *Pantagruel*, une traversée de l'Atlantique<sup>11</sup>. Mais, deux choses surtout l'ont incité à composer un nouveau récit de navigation : les voyages de Jacques Cartier au Canada et la publication en 1538 du *Disciple de Pantagruel* (*Les Navigations de Panurge*), un petit livret populaire s'inspirant peut-être du chapitre final du *Pantagruel*. Les trois expéditions de Cartier, sous le patronage de François I<sup>er</sup>, en 1534, 1535 et 1541, ont dû stimuler l'imagination de notre auteur. L'explorateur a publié, en 1545, le *Brief récit* de son second voyage. A. Lefranc établit que l'itinéraire de Pantagruel correspond à celui de Cartier<sup>12</sup>. En plus de cet intérêt actuel, un petit ouvrage contemporain

---

8 Sur l'imitation créatrice de Rabelais, voir notre article, « La *mimesis* de Rabelais — apport de Lucien de Samosate au *Tiers Livre* », *Revue de Langue et Littérature Françaises*, 14 (Université de Tokyo, 1996), p. 115-151.

9 Les *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes sont les plus célèbres. Mais, M. Huchon pense que surtout les *Argonautiques orphiques* ont quelque rapport avec le *Quart Livre* (notice du *Quart Livre*, in *Œuvres complètes* de Rabelais, éd. M. Huchon, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1994, p. 1461-1464).

10 Dans l'épisode du Pantagruélien au *Tiers Livre*, Rabelais a célébré les progrès géographiques de son temps (*TL.*, chap. LI, l. 153 *sq.*).

11 Rabelais avait annoncé, en 1532, une navigation suivant l'itinéraire de Colomb et de Vespucci : « [...] comment il naviga par la mer Atlantique, et desfit les Canibales, et conquesta les isles de Perlas. [...] », *Pant.*, chap. XXIII, l. 75 *sq.* Voir A. Lefranc, *Les Navigations de Pantagruel, Études sur la géographie rabelaisienne*, Genève, Slatkine Reprints, 1967 (réimpression de l'éd. de 1905), p. 27 *sq.*

12 *Ibid.*, p. 72 *sq.* A. Lefranc pense que Rabelais voulait conduire ses héros, par la route de Cartier, au passage du Nord-Ouest, au nord de l'Amérique, vers le Cathay. Voir la note précédente.

portant le nom du héros rabelaisien<sup>13</sup> a eu probablement sa part dans la naissance du *Quart Livre*, tout comme les *Grandes chroniques* l'avaient eue dans celle du *Pantagruel* et du *Gargantua*<sup>14</sup>. Rabelais emprunte au *Disciple de Pantagruel* l'idée de plusieurs épisodes, surtout ceux de Bringuenarilles et des Andouilles. Et il ne faut pas oublier l'influence des *Histoires Vraies* de Lucien. Il est inconcevable que Rabelais, qui a tant dû à Lucien pour le *Tiers Livre*<sup>15</sup>, n'ait pas pensé à cet ouvrage en créant son récit de navigation. Cela est d'autant moins concevable que les *Histoires vraies* ont inspiré deux épisodes du *Pantagruel* : ceux de la bouche de Pantagruel et des Enfers d'Épistemon<sup>16</sup>. Il y a en effet, à la fin du *Tiers Livre*, de petits signes qui témoignent de son intérêt pour le modèle lucianesque. Dans le chapitre XLVII, Panurge prévient que pour aller à la Dive Bouteille, il passerait par le pays de Lanternoys (« [...] deliberoit passer par le pays de Lanternoys », *TL.*, chap. XLVII, l. 45-46<sup>17</sup>). Ce pays de fantaisie, emprunté au *Disciple de Pantagruel*, est originairement de Lucien<sup>18</sup>, comme l'a reconnu — « nous arrivâmes en lanternoys, [...] duquel Lucien fait mention au livre des *Vrayes*

---

13 A.Lefranc a avancé l'hypothèse que Rabelais pourrait avoir mis la main à l'élaboration du *Disciple de Pantagruel*. Voir *ibid.*, p.31 sq. Mais G.Demerson et Ch.Lauvergnat-Gagnière ont réfuté l'attribution de ce texte à Rabelais. Voir l'introduction au *Disciple de Pantagruel (Les Navigations de Panurge)*, éd. G.Demerson et Ch.Lauvergnat-Gagnière, STFM, Paris, Nizet, 1982, p.IX-XIV.

14 A.Lefranc, « Introduction » aux *Œuvres de François Rabelais*, édition critique par A.Lefranc (EC), t. I, Paris, Champion, 1913, p.XXVIII-XXIX. Selon Huchon, Rabelais était peut-être l'éditeur des *Grandes Chroniques*. Voir M.Huchon, *Rabelais grammairien*, ER, XVI, 1981, p.395 sq.

15 Voir notre article cité, « La *mimesis* de Rabelais ».

16 Voir notre article, « Le *Pantagruel* — un coup d'essai », *Meiji Gakuin Ronso*, n° 664 (*Numéro spécial sur la littérature française* 34), 2001, p.13 sq.

17 À la fin du chapitre, Panurge fait un quatrain en « courtisan languaige lanternoys » avec la traduction. Voir *TL.*, chap.XLVII, l. 63-66 et l.77-80. Dans une addition de 1542 du *Pantagruel*, Rabelais fait parler à Panurge le « languaige Lanternoys » (*Pant.*, chap. IX, l. 61 *var.*).

18 Lucien, *Histoires vraies*, I (V. H. I), 29 : « nous parvîmes à la ville appelée Lychnopolis (*ville des lampes*) » (traduction par J.Bompaire, CUF). Nous citons le titre français des œuvres de Lucien d'après la liste des opuscules par Bompaire en utilisant le plus souvent l'abréviation latine.

*Navigations* »<sup>19</sup> — l'auteur de ce petit livret, qui se voulait l'imitateur du rhéteur grec dès le début de son récit : « Pource que plusieurs hystorians & cosmographes ont descript [...] les grandes & admirables merveilles du monde, non pas sans mensonges [...] Comme a faict [...] Lucian en son Livre des vrayes narrations [...] »<sup>20</sup>. Dans le même chapitre du *Tiers Livre*, pour inviter Pantagruel à partir en voyage, Panurge lui rappelle son désir, pareil à celui du héros des *Histoires vraies*<sup>21</sup>, de voir des choses nouvelles : « Je vous ay de long temps cogneu amateur de peregrinité et desyrant tous jours veoir et tous jours apprendre. Nous voirons choses admirables [...] » (*TL.*, chap. XLVII, l. 23-25). Et dans l'épisode du Pantagruélion, à la manière de Lucien, Rabelais répète ses prétentions à la vérité de son histoire<sup>22</sup> : « [...] car de fable jà Dieu ne plaise que usions en ceste tant veritable histoire » (*TL.*, chap. LI, l. 4-6) ; « Croyez la ou non, ce m'est tout un ; me suffist vous avoir dict verité. Verité vous diray » (*TL.*, chap. LII, l. 7-8).

Toutefois, Rabelais n'utilise pas Lucien comme matériel pour la composition du récit de navigation au *Quart Livre*, surtout dans la version partielle. Pour construire le Prologue de l'édition de 1548 (Ancien Prologue), il recourt à Ovide, non plus à Lucien comme dans le Prologue du *Tiers Livre*<sup>23</sup> : les trois mots, *do, dico, addico*, moteurs du développement de l'Ancien

---

19 *Le Disciple de Pantagruel*, éd. citée, p. 29.

20 *Ibid.*, p. 3. Lucien écrit au début de ses *Histoires vraies* : « [...] chaque détail du récit est une allusion — non sans intention comique — à certains poètes, historiens et philosophes d'antan, dont les ouvrages contiennent beaucoup de prodiges et de fables ; je les citerais bien par leur nom [...] Entres autres, Ctésias de Cnide, fils de Ctésiochos, qui écrivit sur le pays des Indiens [...] Jamboulos aussi fit quantité de récits extraordinaires à propos de la Grande mer [...] », V. H. I., 2-3.

21 « Le motif et l'objet de mon voyage étaient la curiosité d'esprit, le désir de nouveauté, la volonté de savoir quelle est l'extrémité de l'Océan et qui sont les habitants de l'autre rives », *ibid.*, 5.

22 Selon N. Le Cadet c'est le *topos* des « histoires vraies », dont son rapprochement avec le *Quart Livre* est pourtant exagéré. N. Le Cadet, « Le *topos* lucianesque des « histoires vraies » et la poétique du *Quart Livre* », RHR, n° 74, juin 2012, p. 7-24.

23 L'ambiance lucianesque reviendra avec le Nouveau Prologue de 1552.

Prologue, viennent des *Fasti*<sup>24</sup>. M. A. Screech a fait remarquer que la source de Rabelais est la glose d'Ovide par Fanensius et Marsi (XV<sup>e</sup> siècle) où notre auteur avait déjà puisé l'érudition sur le prophète Faunus et sur sa femme (ou sa sœur) Fatua dans le *Tiers Livre* (chap. XXXVII et XXXVIII)<sup>25</sup>. Rabelais l'utilise aussi, au début du chapitre premier du *Quart Livre*, pour expliquer le « jour des festes Vestales » où il fait appareiller ses héros (« Du mois de Juing, au jour des festes Vestales, celui propre ouquel Brutus conquesta l'Espaigne [...] », LP-QL, 48, chap. I, l. 1 sq.)<sup>26</sup>. Les autres sources qu'il exploite dans l'Ancien Prologue sont Horace, Hippocrate commenté par Galien, Plutarque et le conte des batailles des oiseaux, un lieu commun littéraire<sup>27</sup>. Il n'y a rien de Lucien. Mais, par le fait que le jour des Vestalia où Pantagrue et ses compagnons partent en voyage est, selon la glose de Fanensius, précisément le jour d'arrivée d'Énée en Italie, M. A. Screech conjecture que Rabelais a projeté d'abord, en 1547, de composer un récit de

---

24 « Ille nefastus erit per quem tria uerba silentur ; / Fastus erit per quem lege licebat agi. (« Nefaste » sera le jour pendant lequel les trois paroles ne se font pas entendre ; « faste » celui où l'activité judiciaire est autorisée. », Ovide, *Fasti*, I, 47-48 (*Les Fastes*, éd. R. Schilling, CUF, Paris, Les Belles Lettres, 2003 (1<sup>re</sup> éd. 1993), t. I, p. 2. (M. A. Screech, dans son *Rabelais*, p. 300, n. 3, renvoie aux éditions glosées par Fanensius et Marsi, celles de 1489 et de 1527, mais le chiffre donné pour l'édition dernière — 16 r<sup>e</sup> — est erroné. La vraie référence est f. vi r<sup>e</sup>. Voir *infra* n. 26). Les trois mots que le préteur ne peut dire que dans les jours fastes sont *do, dico, addico*. Rabelais écrit au début de l'Ancien Prologue : « [...] je redus en trois mots, lesquels sont de tant grande importance que jadis entre les Romains, par ces trois motz le Preteur respondoit à toutes requestes exposées en jugement [...] et estoient les jours dictz malheureux et nefastes, esquelz le Preteur n'usoit de ces trois motz, fastes et heureux, esquelz d'iceulx user souloit : Vous donnez, vous dictes, vous adjugez », LP-QL, 48, Prol., l. 5-13.

25 Voir M. A. Screech, *Rabelais*, *op. cit.*, p. 299 et p. 262, n. 19.

26 Voir *ibid.*, p. 300. M. A. Screech a vu deux éditions des *Fasti* accompagnés de la glose de Fanensius et Marsi : celle de 1489 et celle de 1527 (*ibid.*, n. 4). Nous avons consulté un exemplaire de 1527 conservé à la Bibliothèque Mazarine : *P. Ovidii fastorum libri diligentii emendatione. Typis impresse aptissimisque figuris ornate commentatoribus Antonio Constantio Fanensi : Paulo Marso ...* [Alexandrus Paganinus, M.D.XXVII] (cote 4° 10559). Screech renvoie pour cette édition à f. ccxxvii r<sup>e</sup>, mais ce chiffre est une faute d'impression de cette édition qui a dû être ccxvii.

27 On trouve ce conte dans les *Menus propos* de Rouen (1461), la *Moralité des Enfants de maintenant*, Le Pogge, 240° *Facétie*, Le Fulgose, *De dictis factisque memorabilibus* (1507), etc. Voir QL, Ancien Prologue, n. 64.

« mock-epic voyage »<sup>28</sup>. Alors, sans emprunter sa matière à Lucien, notre auteur a parodié le genre épique à la manière du rhéteur grec. Les allusions à Homère et à Virgile y sont en effet multiples ; en plus de ces grandes épopées, Rabelais s'inspire surtout des *Macaronées* de Folengo<sup>29</sup> et du *Disciple de Pantagruel* pour ses épisodes dans la version partielle. En superposant à ces sources fictives les voyages réels de Jacques Cartier, il crée son épopée bouffonne.

Pour la partie commune aux deux versions, dans le même cadre général, les additions sont considérables en 1552. Les unes d'entre elles constituent deux épisodes entièrement nouveaux insérés parmi les chapitres du texte primitif : escale à Medamothi et anecdote du seigneur de Basché. Les autres sont des révisions et des enrichissements apportés aux épisodes originels. Ainsi les onze chapitres de 1548 sont devenus vingt-cinq en 1552. Pour étudier des différences entre les versions, nous examinerons d'abord les pièces communes les plus représentatives : l'épisode de Dindenault et celui de la tempête, ensuite les deux insertions nouvelles.

Comme nous l'avons indiqué plus haut, pour faire partir ses héros en navigation, Rabelais reprend presque textuellement, au début du chapitre premier du *Quart Livre*, la préparation du voyage décrite au chapitre XLIX du *Tiers Livre*. Des modifications en sont : 1° la date du départ de la flotte, déterminée d'après les fastes de Rome, avec des détails empruntés aux *Fasti* d'Ovide<sup>30</sup> ; 2° la précision locale du port de Thalasse a disparu (Thalasse est « près Sammalo » au *Tiers Livre*) ; 3° les principaux serviteurs des Rois Géants sont nominalement appelés comme compagnons de navigation<sup>31</sup>, alors

---

28 M. A. Screech, *Rabelais, op. cit.*, p. 300.

29 *Macaronaei opus quod inscribitur Baldus*, publié sous le pseudonyme de Merlin Coccaie, 1<sup>re</sup> éd. 1517. Sur l'histoire complexe du texte des *Macaronées*, voir *QL.*, introduction, p. XXIV, n. 4.

30 *TL.*, chap. XLIX, l. 4 : « Peu de Jours après » ; *LP-QL*, 48, chap. I, l. 1-2 : « Du mois de Juin[g], au jour des festes[s] Vestales, celui propre ouquel Brutus [...] ».

31 R. Marichal signale que Rabelais oublie Ponocrate dans la liste de 1552 tout en ajoutant le nom d'Eusthènes qui n'apparaissait dans aucun chapitre de 1548. Voir *QL.*, chap. I, n. 11.

qu'au *Tiers Livre* étaient nommés seulement Panurge, Epistemon et Frère Jean ; et 4<sup>e</sup> la mention des douze navires d'Ajax du *Tiers Livre* est remplacée par l'expression « Le nombre des navires fut tel, que vous ay exposé au *Tiers livre* » (LP-QL. 48, chap. I, l. 13-15). Bien que l'énumération des « nauchiers, pilotz, hespailiers, truchements » du *Tiers Livre* (chap. XLIX, l. 16-17) soit reprise dans la réunion plénière à bord de la Thalamege (Thelamane dans l'édition de 1548), « maitresse nauf » de Pantagruel, Rabelais, à partir de la description des douze navires, entre dans une nouvelle suite de son histoire. L'enseigne du vaisseau amiral est « une grande & ample Bouteille » (LP-QL. 48, chap. I, l. 21). L'objet de la navigation d'aller « pour avoir le mot de la Bouteille » (*ibid.*, l. 26) n'est pas oublié. Le nom de « Bacbuc » n'apparaît qu'en 1552 : Xenomanes<sup>32</sup>, le dernier dans la liste des compagnons de Pantagruel au *Tiers Livre* et aux deux *Quart Livre*, laissa dans l'édition définitive de celui-ci à Gargantua le plan de la route « qu'ilz tiendroient visitans l'oracle de la dive Bouteille *Bacbuc* » (QL., chap. I, l. 17-18, souligné par nous). Il est à noter qu'« une lanterne antiquaire » est élevée sur la poupe du second navire pour démontrer qu'« ilz passeroient par Lanternois » (LP-QL.48, chap. I, l. 29-30). Le début du *Quart Livre* se raccorde ainsi à la fin du *Tiers Livre*<sup>33</sup>. Suivant l'itinéraire fixé par le pilote principal — le nom de Jamet Brayer<sup>34</sup> est ajouté en 1552 — et par Xenomanes, nos voyageurs vont prendre, non pas la route ordinaire des Portugais, mais celle du Nord-Ouest tournant autour du pôle à la hauteur d'Olonne, celle par laquelle Jean Alfonso et Jacques Cartier avaient tenté de parvenir au Cathay<sup>35</sup> (« veu que l'Oracle de la dive Bouteille [Bacbuc en 1552] estoit près le Catay en Indie superieure, ne prendre la route ordinaire des Portugalois, [...] : ains suivre au plus près le parallele de ladicte Indie, et girer

---

32 A. Lefranc voit en lui Jean Alfonso, capitaine pilote de François I<sup>er</sup>. Voir A. Lefranc, *Les Navigations, op. cit.*, p. 65-69.

33 Voir *supra* n. 17 et 18.

34 Marchand de la Loire, mort en 1533, parent des Rabelais. A. Lefranc pense que Rabelais veut désigner sous ce nom Jacques Cartier. Voir A. Lefranc, *Les Navigations, op. cit.*, p. 57 sq.

35 Voir *supra* n. 12.



autour d'iceluy pol par Occident, tant que tournoyans au Septentrion, l'eussent en pareille elevation comme il est au port de Olone [...] », *ibid.*, l. 81 sq.). Notre auteur se vante de l'avantage de la route de ses héros : « ce que leur vint à profict incroyable. Car sans naufrage, sans danger [...] »<sup>36</sup> firent le voyage d'Indie superieure en moins de quatre moys<sup>37</sup>, lequel à peine feroient les Portugallois en trois ans [...] » (*ibid.*, l. 95-99). Ici une chose digne de remarque est l'intervention du narrateur : « Et suis en ceste opinion [, sauf meilleur jugement,]<sup>38</sup> que telle routte de Fortune fut suivie [...] » (*ibid.*, l. 100 sq.). Il s'est déjà montré plus haut dans ce chapitre premier : « Le nombre des navires fut tel, que vous *ay exposé* au Tiers livre » (*ibid.*, l. 13-15, souligné par nous). Et ses témoignages oculaires sont fréquents dans les deux versions. Par exemple, dans l'épisode de Dindenault : « Soubdain, je ne sçay comment, le cas fut subit, je n'heu loysir le considerer, Panurge (sans autre chose dire) jecte en pleine mer son mouton [...] » (LP-QL.48, chap. III, l. 86-88 ; QL., chap. VIII, l. 1-3). Aussi, dans l'épisode de Medamothi ajouté en 1552 : « je l'ay veu certainement verdoyer » (QL., chap. II, l. 76). Qui plus est, notre narrateur se trouve probablement parmi les compagnons de navigation : au plus fort de la tempête, Panurge s'adresse à lui : « Frere Jean, mon pere, *monsieur L'Abstracteur*, mon amy, mon Achates, Xenomanes, mon tout [...] » (LP-QL. 48, chap. IX, l.119-121 ; QL., chap. XX, l.95-97, souligné par nous). L'Abstracteur serait Alcofribas, ou Rabelais lui-même<sup>39</sup>. En effet, dès le début du deuxième chapitre de l'édition de 1548, il raconte en utilisant « nous » : « Au quatriesme, j'à commençans tournoyer le pol peu à peu, *nous* esloignans de l'Equinoctial, *descouvrismes* une Navire marchande faisant voele à horche vers *nous*. La joye ne feut petite, tant de *nous*, comme des

---

36 Il a ajouté en 1552 la phrase : « exceptez un jour près l'isle des Macreons ». En 1548, Rabelais avait oublié une journée de tempête. Plattard voit dans cette omission un indice certain que la première version a été hâtive. Voir J.Plattard, « Introduction » au *Quart Livre de 1548*, éd. citée, p.8.

37 C'est la durée du premier voyage de J.Cartier. Voir *supra* n.12 et 35.

38 L'addition de 1552.

39 Rabelais a publié sous le nom de l' « abstracteur de quinte essence » le *Pantagruel* (sous le nom de « M.Alcofribas, abstracteur de quinte essence », à partir de l'édition de 1534 chez F.Juste) et le *Gargantua*.

marchans [...] » (LP-QL.48, chap. II, l. 3 *sq.* ; QL., chap. V, l. 1 *sq.*, souligné par nous)<sup>40</sup>. Dans les épopées antiques, c'est le héros qui raconte ses aventures maritimes. Dans l'*Odyssee*, Ulysse fait le récit de ses voyages à la cour d'Alcinoos. Énée raconte ses épreuves à Didon. Dans les *Histoires vraies*, épopée bouffonne de Lucien, le héros narre le récit de ses propres aventures merveilleuses. Raconter par « nous » est caractéristique du genre du récit de navigation. À l'instar de ces auteurs, Rabelais s'engage ici dans une œuvre narrative en délaissant la forme dialogique du *Tiers Livre*. À la vérité, le narrateur s'était déjà présenté, dans le chapitre XLIX du *Tiers Livre* décrivant la préparation de la navigation : « Entre aultres choses, je veids qu'il feist charger [...] » (TL., chap. XLIX, l. 21-23, souligné par nous). L'épopée de notre auteur avait commencé dès les derniers chapitres du *Tiers Livre*<sup>41</sup>.

Au quatrième jour<sup>42</sup> après le départ, Pantagruel et ses compagnons, qui ont déjà commencé à tourner le pôle<sup>43</sup>, rencontrent un navire de marchands saintongeais retournant du pays Lanternois. Dans la version de 1548, dès le chapitre II commence l'épisode de Dindenault<sup>44</sup>, que Rabelais a tiré aux *Macaronées* de Teofilo Folengo. Deux raisons seraient concevables pour cet emprunt. En premier lieu, l'épopée macaronique introduit trois personnages principaux : Balde, Cingar et Leonard, qui correspondront bien à Pantagruel,

---

40 Rabelais commence par « ils » la première phrase du chapitre II juste avant celle citée : « Cestuy jour & les deux subsequens, ne *leur* apparut terre ou chose autre nouvelle » (LP-QL. 48, chap. II, l.1-2, souligné par nous). Mais en 1548, à partir de la phrase citée il ne cesse d'écrire par « nous ». Dans l'épisode de Medamothi nouvellement ajouté en 1552, il mélange « ils » et « nous » : « Cestuy jour et les deux subsequens, ne *leurs* apparut terre ne chose aultre nouvelle » (QL., chap. II, l.1-2) ; « Ce que sus tout *trouvastes* en cestuy tarande admirable est que [...] » (*ibid.*, l.80-81) (souligné par nous).

41 Les chapitres dialogiques du *Tiers Livre* vont du chapitre II au XLVIII, c'est-à-dire jusqu'au chapitre qui précède celui de la préparation du voyage.

42 Le cinquième jour dans l'édition 1552.

43 Voir *supra* n.35.

44 Avant cet épisode, Rabelais insère en 1552 celui de Medamothi (chapitres II-IV), que nous verrons plus tard.

Panurge et Frère Jean. Surtout Cingar, qui joue le premier rôle dans cet épisode, est connu comme un modèle de Panurge dans le *Pantagruel*<sup>45</sup>. En deuxième lieu, à partir des moutons mentionnés dans Merlin Coccaio, Rabelais peut songer à la navigation des Argonautes. En effet, Dindenault se vantera de la toison d'or devant Panurge : « Ce sont moutons à la grande laine. Jason y print la toison d'or. [...] » (LP-QL48, chap. III, 22-23). Notre auteur a dû trouver ce récit digne de sa première aventure sur mer.

Rabelais transforme et enrichit l'épisode des *Macaronées* à sa manière. L'escarmouche a commencé entre Panurge et Dindenault, marchand saintongeais qui se moquait de la tenue bizarre du premier, alors que, chez Folengo, ce n'est pas Cingar mais Balde qui a tiré le premier l'épée, irrité des injures des marchands Tessinois. Rabelais évite ainsi à Pantagruel de prendre une part active à une farce cruelle qui va être jouée<sup>46</sup>, et en même temps, il lie l'épisode adroitement au *Tiers Livre* déroulé autour de l'inquiétude obsédante de Panurge sur son futur honteux. Dindenault attaque de front son adversaire apparaissant sans braguette et avec des lunettes au bonnet et « dist de luy à ses compagnons : « Voyez là une belle medaille de Cocu. » [...] » (LP-QL48, chap. II, l. 22 sq.). Au début de la scène suivante de négociations avec le marchand, de même que Cingar priait Balde d'abandonner la lutte et de lui voir jouer une mystification, de même Panurge incite Pantagruel et Frère Jean à être les spectateurs d'un « beau jeu » de son cru, en leur disant secrètement<sup>47</sup> : « Retirez vous icy un peu à l'ecart [...]. Il y aura un beau jeu, si la corde ne rompt. » (LP-QL48, chap. III, l. 2-4). La « corde » étant l'allusion à un artifice de théâtre, Rabelais montre

---

45 A. Lefranc, « Introduction » au *Pantagruel*, EC, t. III, 1922, p. XII-XIV.

46 Dans la version de 1552, Pantagruel cédera même à Epistemon son rôle de spectateur de la farce. Voir la note suivante.

47 Dans la version de 1552, Rabelais substitue Epistemon à Pantagruel. Voir la note précédente et *infra* n.55.

bien son intention de faire de l'épisode une farce tout comme Folengo<sup>48</sup>. Mais il élargit grandement la scène de marchandage à partir d'une dizaine de lignes chez l'Italien, surtout en faisant exposer à Dindenauld un éloge des moutons.

Les négociations engagées entre Panurge et le Saintongeais pour l'achat d'un mouton, dont la plupart sont consacrées au discours sur ces animaux prononcé par ce dernier, se prolongent pendant plus d'une soixantaine de lignes dans la version de 1548, et elles s'étendront, en 1552, sur deux chapitres. Il s'agit d'un éloge paradoxal sur une chose insignifiante comme celui de la braguette ou celui du Pantagruélion au *Tiers Livre*<sup>49</sup>. Le marchand énumère les arguments : origine (« Ce sont moutons à la grande laine. Jason y print la toison d'or [...] », LP-QL48, chap. III, l. 22 sq.), usages admirables (« de la toison de ces moutons seront faicts les fins draps de Rouen. [...] De la peau seront faitz les beaux marroquins Turquins [...] », *ibid.*, l. 30 sq.), qualité de saveur (« ce n'est viande que pour Roys & Princes. La chair en est tant delicate [...] », *ibid.*, l. 42 sq.), vertus diverses (« Par tous les champs esquelz ils pissent le bled y provient [...] », *ibid.*, l. 52 sq.), etc. Il fait montre de ses connaissances mythologiques (« Jason y print la toison d'or [...] », *ibid.*, l. 23 sq. ; « moutons extraictz de la propre race de celluy qui porta Hellé [...] », *ibid.*, l. 50 sq.), et emploie souvent la comparaison (« Les louschets des balles de Limestre, au pris d'elle, ne sont que bourre », *ibid.*, l. 32 sq. ; « [...] les quelles tant cherement on vendre, comme si fussent chordes de Munican », *ibid.*, l. 36 sq.). Mais son éloge est simple et sans ingéniosité par rapport à ceux du *Tiers Livre*, où en maniant des arts rhétoriques appris de Lucien, Rabelais avait élaboré, avec un grand raffinement, aussi bien deux éloges paradoxaux panurgiens, ceux des dettes

---

48 « [...] Balde considerant la mocquerie, desjà se prepare fort bien, et chuchette en l'oreille de Leonard. « Il sortira, dit-il, tantost une belle farce [...] » », *Histoire Macaronique de Merlin Coccaie*, avec des notes et une notice par G. Brunet, nouvelle édition revue et corrigée sur l'édition de 1606 par P.L. Jacob, Paris, Adolphe Delahays, 1859, p. 210.

49 Sur l'éloge paradoxal dans le *Tiers livre* et ce genre lucianesque, voir notre article cité, « La *mimesis* de Rabelais ».

et de la braguette, que deux autres de grande ampleur, ceux de l'*alea judiciorum* par Bridoye et du Pantagruélion. Il invente maintenant pour Dindenault un éloge vulgaire et digne d'un marchand des moutons. Ce dernier ne fait qu'ajouter des arguments dans l'une et l'autre des deux versions. Seulement il est à noter que son éloge avance par la répétition d'une demande de Panurge : « Vendez moi un de vos moutons », tout comme le plaidoyer de Bridoye progressait par des questions successives de Trinquamelle<sup>50</sup>. Dans le texte de 1552, outre cette redite, c'est « Patience »<sup>51</sup>, le mot de retenue de Panurge répété qui animera plutôt chaque fois sa partie adverse, tout en annonçant un « beau tour » qui sera ultérieurement joué. Dans cette dernière version, Rabelais amplifiera non seulement l'éloge de Dindenault mais aussi l'échange de paroles comique entre les deux, et y insérera surtout une vingtaine de lignes de dialogue juxtaposé :

Pan. A vostre commandement.

Le March. Vous allez en Lanternoys ?

Pan. Voire.

Le March. Veoir le monde ?

Pan. Voire.

[...] (*QL.*, chap. VI, l. 33 *sq.*).

En utilisant ainsi les deux procédés élaborés au *Tiers Livre* : éloge paradoxal et dialogue, Rabelais crée, dans la première moitié de l'épisode, une farce de « Panurge raillé par un rustaud », et en 1552 il se plaira à développer davantage la scène drôle de ripostes, quitte même à rompre un bon équilibre entre les deux parties de la comédie des moutons.

Dans la deuxième partie, Rabelais emprunte entièrement l'invention à Folengo. Aussitôt le marché conclu, Panurge, tout comme Cingar, choisit un grand mouton et le jette dans la mer. Après l'animal, tous les autres s'y

---

50 *TL.*, chap. XXXIX-XLII. Voir notre article cité, « La *mimesis* de Rabelais », p.141.

51 Le mot « Patience » se répète quatre fois dans la version de 1552, tandis qu'il s'emploie une seule fois en 1548.

jettent à la file, parce que c'est leur naturel que de « toujours suivre le premier, quelque part qu'il aille » (LP-QL48, chap. III, l. 94)<sup>52</sup>. Le cruel mais amusant finale chez les deux romanciers. À la seule différence que Rabelais, plus impitoyablement que l'Italien, fait noyer aussi le marchand et les bergers. Il évoque là la fuite d'Ulysse et de ses compagnons emportés par les moutons hors de l'ancre du Cyclope Polyphème<sup>53</sup>. L'idée de la noyade des bergers lui serait venue par la combinaison de l'épopée et des moutons à la file :

[...] Le mouton fut si puissant, qu'il emporta en mer avec soy le marchand, & fut noyé en pareille forme, que les moutons de Poliphemus le borgne Cyclope, qui emporterent hors la caverne Ulisses & ses compagnons. Autant en firent les autres Bergers & Moutonniers, les prenans uns par les cornes, autres par les jambes [...] (LP-QL48, chap. III, l. 101 *sq.*)

Dans la scène suivante, en feignant de les secourir, comme le faisait Cingar qui poussait les moutons à la mer, Panurge repousse les bergers grim pant sur le navire. Au surplus, chose inhumaine, il leur prêche éloquemment sur les misères de ce monde, avec des « lieux de Rhétorique », à la façon d'« un petit frere Olivier Maillard, ou un second Frere Jean Bourgeois » (*ibid.*, l. 114 *sq.*). C'est une vengeance rusée annoncée (« Patience ») par le rhéteur Panurge longtemps obligé d'endurer un étalage de l'« éloge » du marchand des moutons. Il dit à Frère Jean : « Jamais homme ne me feist desplaisir sans repentance, ou en ce monde ou en l'autre : Je ne suis point fat jusques là » (*ibid.*, l. 145-148). Rabelais refond subtilement l'emprunt au poète italien.

La parole infâme de Panurge clôt l'épisode en 1548. Dans la version de 1552, Rabelais ajoutera une citation de saint Paul (*l'Épître aux Romains* XII, 19) : « Tu, dist frere Jan, te damne comme un vieil diable. Il est escript : *Mihi*

---

52 Folengo fait la même remarque dans la scène où les marchands tessinois embarquent leurs moutons. Voir *Histoire Maccaronique*, p.208-209.

53 *L'Odyssee*, IX, 425 *sq.*

*vindictam*, et cætera. Matière de breviaire. » (*QL.*, chap. VIII, l. 68-70), et ce mot de Frère Jean est une des rares additions dans la dernière partie de cette farce. Par cet ajout d'une citation biblique, une nouvelle clausule, Rabelais adoucira le venin de la scène cruelle et abominable jouée par Panurge. Dans la tempête, autre épisode commun aux deux versions, ce qui est caractéristique de 1552, c'est une pareille accentuation de la valeur religieuse qui va à l'encontre de la mauvaise plaisanterie de Panurge<sup>54</sup>. D'autre part, comme nous l'avons fait remarquer, dans le premier acte de la farce, Rabelais a exempté Pantagruel de faire un protagoniste comme Balde le faisait chez Folengo, et en 1552, le Géant cédera même son rôle de spectateur à Epistemon<sup>55</sup>. L'agitation de ses compagnons au premier plan et la mise en retrait de Pantagruel imperturbable marquent encore la scène de la tempête : le rôle de Balde y est attribué non pas au Géant mais à Frère Jean. Nous étudierons plus tard cet épisode qui a des traits communs avec celui des moutons.

Après l'événement de Dindenault, nos voyageurs passent par les îles Ennasin, de Chely, Procuration et de Thohu et Bohu, avant d'être surpris par une tempête. La signification des deux chapitres de l'île Ennasin et de celle de Chely est ambiguë. Dans celui de l'île Ennasin, E.-V. Telle voit une satire anti-monastique<sup>56</sup> et R. Marichal, une parodie des « amours d'alliance »<sup>57</sup>. Et avec l'épisode du roi Panigon sur l'île de Chely, Rabelais semble se moquer, selon ce dernier chercheur, de « la politesse obséquieuse et grandiloquente des courtisans italianisants »<sup>58</sup>. En effet, notre auteur évoque ici un souvenir de Florence : « Vrayement, vous me reduisez en recordation ce que je vy &

---

54 Voir *infra* n.84.

55 Voir *supra* n.46. Rabelais substitue encore Epistemon à Pantagruel à plusieurs endroits dans l'édition de 1552 du *Quart Livre*.

56 E.-V. Telle, « L'Île des alliances (Quart Livre, chap. IX), ou L'Anti-Thélème », BHR, XIV, 1952, p.159-175.

57 R. Marichal, « L'Attitude de Rabelais devant le néoplatonisme et l'italianisme (*Quart Livre*, ch. IX-XI) », *François Rabelais, Quatrième Centenaire de sa mort, 1553-1953*, Genève, Droz, 1953, p.181-209.

58 *Ibid.*, p.208.

ouy en Florence, il y a environ douze ans<sup>59</sup>. [...] » (LP-QL48, chap. V, l. 53 sq.). À Procuration, la troisième île, Rabelais vise les « chicaneurs », c'est-à-dire les sergents et autres officiers de justice<sup>60</sup>. C'est ordinaire dans un récit de navigation, que les héros descendent sur des îles inconnues et rencontrent des peuples étranges. Mais Rabelais penche plutôt à la caricature de la société réelle. Dans la version de 1552, au milieu du récit des chicaneurs, il ajoute une longue histoire du seigneur de Basché qui contient sa narration d'une anecdote de Villon et de Tappecoue, et cette addition écarte encore l'ambiance des chapitres loin du récit maritime. Seul le quatrième épisode de Bringuenarilles aux îles de Thohu et Bohu offre un aspect fantastique digne d'un récit de navigation, bien que la fin étrange de ce monstre donne à notre auteur l'occasion de dresser un catalogue des morts extraordinaires dans l'histoire<sup>61</sup>. Rabelais emprunte le nom et la figure de ce Géant, mangeur de moulin à vin, au *Disciple de Pantagruel*. Ce petit livret populaire lui fournira aussi l'idée de l'épisode des Andouilles, le plus fantastique de l'édition définitive du *Quart Livre*, mais cette sorte de fantaisie est aussi rare en 1552 qu'en 1548. L'imagination propre à Rabelais semble, même sur mer, orientée vers la réalité de son temps. Après l'escale aux îles de Thohu et Bohu, nos héros sont surpris par une tempête, indispensable au récit de navigation.

Le lendemain de l'épisode des îles de Thohu et Bohu<sup>62</sup>, nos voyageurs rencontrent « à poge (à droite) » un navire chargé des moines allant au Concile de Chesil (allusion au Concile de Trente). Panurge entre en joie excessive. Toutefois, la rencontre de clercs, spécialement de moines, était considérée comme portant malheur<sup>63</sup>. Depuis le *Tiers Livre*, Panurge marque une tendance à contredire les autres en toute occasion. Contre la

---

59 Rabelais a visité Florence, avec Jean du Bellay, en avril 1534, au retour de leur premier voyage à Rome. Dans l'édition de 1552, il change *douze ans* en *vingt ans*.

60 Voir *infra* n.94.

61 Rabelais augmente considérablement la liste des morts étranges en 1552.

62 Dans l'édition de 1552, après les îles de Thohu et Bohu, nos héros visitent encore les îles de Nargues et Zargues, de Teleniabin et Geneliabin et de *Enig* et *Evig*.

63 Voir R. Marichal, « *Quart Livre: Commentaires* », ER, V, 1964, p. 78.



croissance populaire, la droite est de mauvais augure chez les humanistes<sup>64</sup>. En 1552, Rabelais soulignera encore la superstition de Panurge, en augmentant le nombre des navires, des ordres religieux et des offrandes. Pantagruel reste pensif. Étant le Géant, il saisit le changement de temps beaucoup plus promptement que les autres. Bien conformément au mauvais augure, une grande tempête surprend nos héros.

La tempête est un topos traditionnel dans les récits de navigation depuis Homère. Rabelais se souvient, dans son épisode, d'une célèbre scène de l'*Odyssee* et de l'*Énéide*. Mais, comme pour l'anecdote de Dindenaut, il s'y inspire le plus des *Macaronées* de Folengo. Pour décrire le contraste que l'inertie apeurée de Panurge forme avec l'activité de Frère Jean et la fermeté de Pantagruel, il emprunte l'opposition entre une attitude couarde et superstitieuse de Cingar et une conduite active et résolue de Balde. Pourtant, la version rabelaisienne diffère du modèle surtout en deux points. En premier lieu, par le moyen du dialogue comique entre Panurge et Frère Jean, notre auteur fait une description vivante de la fureur de la mer et du tumulte à bord dans la tempête, et convertit ainsi en vraie Comédie une scène brève des *Macaronées* où était évoqué simplement le contraste entre Cingar et Balde. En second lieu, la profusion et l'usage correct des termes nautiques produisent efficacement, chez Rabelais, des couleurs réelles de la peinture du désarroi et de la confusion. Sur l'exactitude du vocabulaire marin et des manœuvres à la voile, le commandant Denoix dit qu'il serait « tenté de la [cette partie] supposer rédigée ou, à tout le moins, corrigée par un marin »<sup>65</sup>.

---

64 Dans l'Ancien Prologue, Rabelais tient le côté gauche pour de bon augure : « [...] les Gays faisoient leur retraicte à gauche (entendez icy l'heur de l'augure) [...] », LP-QL48, Prol., l.37-38.

65 L. Denoix, « Les connaissances nautiques de Rabelais », *François Rabelais, Quatrième centenaire de sa mort, op. cit.*, p.180. Denoix a refait, en se fondant sur les connaissances des navires et des manœuvres navales au XVI<sup>e</sup> siècle, les travaux de Jal qui avait fait abstraction des différences entre les vaisseaux de son temps et ceux de la Renaissance et déprécié les connaissances nautiques de Rabelais (A. Jal, *Archéologie navale*, II, 1840, p.497-560). Denoix dit que « l'archéologie navale a, depuis 1840, largement progressé ».

À la différence de Folengo, qui détaillait longuement, à l'imitation de Virgile, le commencement de la tempête où Éole libère des vents furieux enfermés dans la caverne et l'apaisement final par la force de Neptune, la plume de Rabelais est très réaliste. D'abord Pantagruel devient inquiet, quand le pilote, considérant « les voltigemens de peneau sur la poupe » (LP-QL48, chap. VIII, l. 15), alerte tous les marins et les voyageurs. Comme nous l'avons dit, Pantagruel, étant de haute taille, voit mieux le changement de temps. Le pilote se mit aussitôt à la manœuvre nécessaire et fit « mettre voeles bas, Mejane, Contremejane, Triou, Maistrale, Epagon, Civadiere. Feit caler les boulingues, Trinququet de prore & Tringuet de Gabie, descendre le grans Artemon, & de toutes les antennes ne rester que les griselles & gouttières » (*ibid.*, l. 18-23). Selon Denoix, « les voiles ne sont pas citées dans un ordre indifférent, mais dans celui qui s'impose au pilote pour conserver une voilure équilibrée », et il estime que « celui qui a rédigé ce passage est certainement un marin, peu bavard, mais connaissant parfaitement son métier »<sup>66</sup>. Le commandant rabelaisant ne trouve pas étrange, dans les chapitres de la Tempête, le mélange des langues du Levant et du Ponant, parce qu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle, les marins de Méditerranée étaient les plus habiles de tous, et il est possible qu'ils aient été à bord de la *Thalamège*, nef de l'Océan. R. Marichal, qui reconnaît lui aussi, d'après sa recherche sur la nomenclature des vents, les compétences de vrais marins dans le *Quart Livre*, fait remarquer que la langue, surtout méditerranéenne en 1548, devient en 1552 presque exclusivement atlantique, et il suppose que Rabelais a changé de marin qui l'aide<sup>67</sup>.

La tempête se déchaîne :

Soubdain la mer commença s'enfler & tumultuer du bas abisme, les fortes vagues batre les flancz de noz vaisseaux, le Maïstral accompagné d'un costê effrené, de noires grupades [...] siffler à travers noz Antennes.

---

66 *Ibid.*, p.176.

67 R. Marichal, « Le nom des vents chez Rabelais », ER, I, p.7-28.

Le Ciel tonner du hault, fouldroier, esclairer, plouvoir, gresler : l'air perdre sa transparence, devenir opaque, tenebreux, & obscurcy [...] (*ibid.*, l. 24 sq.).

Ni aucune épopée antique, ni Lucien, ni Érasme, ni aucun roman italien à commencer par Folengo, ne fait de description si réaliste. Panurge, pris par la peur, s'accroupit sur le pont à demi-mort et invoque, d'une façon très classique, Castor et Pollux : « Invoca les deux enfans bessons de Leda [...] » (*ibid.*, l. 44) — en 1552, il s'adressera, tout comme Cingar, tous les saints et saintes, et aussi à la Vierge à la manière des voyageurs chez Arioste<sup>68</sup> ou chez Érasme<sup>69</sup>. Sa plainte, qui commence par une parodie de l'*Énéide* ou de l'*Odyssee*<sup>70</sup> : « O que trois & quatre fois heureux qui plantent choux ! » (*ibid.*, l. 51), est aussi éloquente que son monologue effaré au retour de chez le poète Raminagrobis<sup>71</sup> ou le soliloque touchant de Grandgousier souhaitant la paix à la veille de la guerre picrocholine<sup>72</sup>. Gagné par la panique, Panurge appelle Jésus inconsciemment par le jargon parisien *Jarus*<sup>73</sup> : « Je tressue de grand ahan. Jarus, les Vettes sont rompues, [...] », et il est suffoqué par des vagues : « Bebe bous, bous, bous, Jarus [...] » (*ibid.*, 66 sq.). Rabelais soulignera encore son affolement, dans l'addition de 1552, en utilisant, outre l'onomatopée de suffocation *bou, bous*, une formule de lamentation traditionnelle dans les tragédies grecques *ottototoi* sous la forme allongée qui

---

68 Arioste, *Roland furieux*, Chant XIX, 48.

69 Érasme, *Le Naufrage*.

70 L'*Énéide*, I, v.94 sq. (« O trois et quatre fois heureux ceux auxquels il échet de périr à la face de leurs pères, sous les hautes murailles de Troie ! », trad. par J. Perret, CUF) ; L'*Odyssee*, V, v.306 sq. (« Trois fois et quatre fois heureux les Danaens, qui jadis, en servant les Atrides, tombèrent dans la plaine de Troie ! », trad. par V. Bérard, CUF).

71 *TL.*, chapitre XXIII.

72 *Garg.*, chapitre XXVI (XXVIII).

73 M. A. Screech indique que Panurge a tellement peur qu'il revient malgré lui au jargon parisien, sa langue natale, comme Écolier Limousin a appelé au secours en patois de Limoges (*Pant.*, chap. VI). Voir M. A. Screech, *Rabelais, op. cit.*, p.307. En 1552, Rabelais remplacera *Jarus* par *zalas* (déformation de hélas).

se trouve chez Sophocle ou Euripide<sup>74</sup> : « Par ma foy, j'ai belle paour. Bou bou, bou bous, bous. C'est fait de moy. Je me conchie de male raige de paour. Bou bou, bou bou ! *Otto to to to to ti ! Otto to to to to ti !* Bou bou bou, ou ou ou bou bou bous bous ! Je naye [...] » (*QL.*, chap. XVIII, l. 87 *sq.*, souligné par nous). Panurge emploie des termes marins improprement, mais « son monologue est plein de vérité »<sup>75</sup>, et celui-ci et ses réponses verbeuses à Frère Jean dans les chapitres suivants nous transmettent, selon Denoix, correctement une représentation des événements à bord d'un navire ballotté par la tempête tels que Panurge a pu les observer dans le coin où il s'était réfugié. À partir du chapitre IX, Rabelais donne un tableau réaliste des accidents et des activités successifs dans le tumulte au fort de l'ouragan, par le moyen d'un dialogue comique entre Frère Jean et Panurge. En confrontant le premier affairé à la manœuvre en peu de mots avec le dernier se lamentant et jacassant sans cesse assis sur le pont supérieur, notre auteur fait voir admirablement une opposition de l'activité et de l'inertie des deux héros :

[...] Ayde nous icy, ho Bougre [...] Quelle patenostre de Cinge est-ce, que tu marmotes là entre tes dens ? Ce diable de fol marin est cause de la tempeste, & il seul n'ayde à la chorme [...] Icy Fadrin mon mignon, tien bien, que je face un noud gregeois [...] Ponocrates, mon frere, vous vous blesserez là. Epistemon, gardez vous de la jalousie : j'ay veu tomber un coup de foudre dessus. — *Isse.* — *C'est bien dict. Isse. Isse. Isse. Vienne esquif : isse. Vertu Dieu, qu'est ce là ? le cap est en pieces [...]* Orche. *C'est bien dict. Gare la cavesce [...]* — Bebebou, bous bous (dist Panurge) bous bous bous, je naye. Je ne voy ne ciel ne terre. Jarus. Pleust à la digne vertu Dieu, qu'à ceste heure presente je fusse dedans le cloz de Seuillé, ou chez Innocent le pastissier, devant la cave peincte à Chinon [...] (*LP-QL48*, chap. IX, l. 76 *sq.*, souligné par nous)

---

74 Voir M.A.Screech, *ibid.*, p.342.

75 L.Denoix, art. cité, p.177.

Comme dans l'épisode de Dindenault où Rabelais a transformé, au moyen de l'éloge paradoxal et du dialogue, en vraie farce une courte scène de Folengo<sup>76</sup>, ici, inspiré d'une brève description des deux attitudes opposées chez l'Italien, et en présentant, par un dialogisme habile, le contraste frappant entre le courage de Frère Jean et la peur de Panurge, il élabore une véritable comédie. Cela constitue un bon exemple de l'imitation créatrice. À noter aussi que Rabelais ne manque jamais de réalisme dans les entretiens comiques. Denoix analyse minutieusement les paroles de Frère Jean qui suivent l'intervention du pilote (« *Isse* ») citée plus haut : « [...] *Isse* [...] *Vienne esquif* [...] *Orche. Gare la cavesce* [...] » et celles de celui-ci dans l'addition de 1552 : « *Uretcque, hau !* [...] *cap en houlle ! Desmanche le heaulme. Acappaye* » (*QL.*, chap. XX, l. 65-69), et il démontre que cette scène représente une manœuvre pour « prendre la cape », c'est-à-dire pour abandonner le navire proche du naufrage à lui-même<sup>77</sup>. L'orage continue. Après l'échange de paroles concernant le testament de Panurge — en 1552 Rabelais y apportera de longues additions —, Pantagruel voit la terre et la tempête commence à s'apaiser :

— Terre, terre ! (s'escrya Pantagruel), je voy terre ! [...] — Couraige, enfans (dist le Pilot), courant est renforcé au trinquet prore, *Isse, isse. Aux boulingues de contremejane.* — C'est bien dict (disoit frere Jean). *Sus, sus, enfans, diligemment. Bon. Isse, isse à poge. C'est bien dict, l'orage me semble diminuer.* [...] (*LP-QL48*, chap. X, l. 49 *sq.*)

Dans son jugement sur cette manœuvre à la fin de la tempête et sur les commandements du pilote ajoutés en 1552 (« [...] *Aux boulingues de contremejane. Le cable au capestan. Vire, vire, vire. Le main à l'insail. Inse, inse, inse. Plante le heaulme* [...] », *QL.*, chap. XXII, l. 6 *sq.*, souligné par nous), Denoix estime que « comme il l'a fait jusqu'ici, le pilote est peu prolix

---

<sup>76</sup> Voir *supra* p.11 *sq.*

<sup>77</sup> Voir L. Denoix, art.cité., p.177-178.

et donne peu d'explications, mais ses commandements sont indiscutablement corrects »<sup>78</sup>. Rabelais était capable de créer une véritable scène de tempête par le simple dialogue comique.

Chez Folengo, l'orage passé, Cingar a sauté à terre avant les autres, a repris ses forces et a oublié tous ses vœux. En sortant du danger, Panurge se montre aussi gai : « Ha, ha (s'escria Panurge), tout va bien, l'oraige est passé. Je vous pry de grace, que je descende le premier. Je voudroye fort aller un peu à mes affaires. Vous ayderay je encore là? Baillez, que je vrilonne ceste corde. J'ay du couraige prou, voyre : de paour, bien peu [...] » (LP-QL48, chap. X, l. 105 sq.). Rabelais développe largement cette volte-face de son héros, notée seulement en trois lignes dans la source, et fait discuter sur le courage et la peur à ses personnages, Pantagruel le premier : « Mais qui est cestuy Ucalegon<sup>79</sup> là bas, qui ainsi crie, & se desconforte ? » (*ibid.*, l. 70-71). La discussion contient un message religieux : pour preuve la parole d'Epistemon qui a commencé par une comparaison de son attitude avec celle de Panurge dans la tempête : « [...] en telle ou telle façon mourir, est part en la volonté des Dieux, part en nostre arbitre propre. Pourtant, iceulx fault il implorer [...] De nostre part convient pareillement nous evertuer, & leur ayder au moyen & remède » (*ibid.*, l. 132 sq.)<sup>80</sup>. Rabelais rendra le sens évangélique plus clair dans les ajouts et révisions, comme nous le verrons plus tard. En 1552, il multipliera encore autant les échanges entre les compagnons qui soulignent chez Panurge des bouffonneries et qui y mélangent leurs observations sérieuses que les cris de commandement convenablement lancés au cours de la manœuvre. Sur le modèle de Virgile qui avait imité Homère, Folengo a fabriqué son épisode en ajoutant des éléments comiques. Rabelais à son tour, s'inspirant de celui-ci et des épopées classiques, crée sa Tempête pleine d'originalité, de bonnes connaissances nautiques et surtout de technique de dialogue déjà perfectionnée au *Tiers*

---

78 *Ibid.*, p.179.

79 Rabelais explique dans la *Briefve Declaration* : « Ucalegon, non aydant. C'est le nom d'un vieil troian, celebré par Homere, 3. *Iliade*. »

80 Voir *infra* n.86.

*Livre.*

Rabelais accentue la valeur religieuse dans les additions et remaniements de 1552. Comme nous l'avons déjà mentionné, Panurge invoque, au lieu de Castor et Pollux, tous les saints et saintes et la Vierge dans la tempête<sup>81</sup>. D'autre part, Rabelais ajoute un passage où Pantagruel implorait l'aide du *grand Dieu servateur* et « par l'advis du pilot tenoit l'arbre fort et ferme » (*QL.*, chap. XIX, l. 1 *sq.*). Dans la version de 1548, le Géant ne faisait que tenir majestueusement « l'arbre » tout comme Balde s'était tenu ferme contre la gabie [hune]<sup>82</sup>. Au fait, pendant l'événement Pantagruel n'apparut devant nous qu'en ce moment-là, laissant à Frère Jean presque toute la fonction de Balde<sup>83</sup> qui déploie une activité extraordinaire en face de l'inertie de Cingar. En 1552, le Géant cédera encore le rôle actif au moine et sera investi d'une nouvelle importance religieuse. À proximité du naufrage, nous lui entendrons faire deux autres prières : « En sommes nous là ? dist Pantagruel. Le bon Dieu servateur nous soyt en ayde ! » (*QL.*, chap. XX, l.70-71) et « Seigneur Dieu, saulve nous ; nous perissons. Non toutesfoys advieigne scelon nos affections, mais ta sainte volonté soit faicte »<sup>84</sup> (*QL.*, chap. XXI, l. 45-47), prières évangélistes qui contrastent avec celle traditionnelle de Panurge : « Dieu, dist Panurge, et la benoiste Vierge soient avecques nous ! Holos, holàs ! je naye [...] » (*ibid.*, l. 48 *sq.*). Dans *Le naufrage*, Érasme confrontait Adolphe s'adressant directement à Dieu avec les matelots et les passagers implorant la Vierge et les saints. Comme M. A. Screech considère que la tempête en 1552 est plus chrétienne et moins

---

81 *QL.*, chap. XVIII, l.49 *sq.* Voir *supra* p.19.

82 *Histoire Maccaronique*, p.220. L'arbre que tient Pantagruel est le mât — peut-être le gouvernail ? — (voir M. Downes, « ARBRE=MAT, Why Pantagruel does not hold the rudder (*Quart Livre*, XIX) », *ER*, XI, p.73-82). Chez Pulci aussi, le Géant Morgante sauve le navire en se tenant à la proue à la place du mât (Chant XX, 42).

83 Dans l'épisode de Dindenault aussi, Rabelais ôte à Pantagruel le rôle de Balde. Voir *supra* n. 46.

84 Cette prière vient juste après un propos burlesque de Panurge sur son testament et son cénotaphe.

classique<sup>85</sup>, l'inspiration d'Érasme y est marquante et éclipse celle de Folengo de 1548. En 1552 Rabelais précisera sa théologie synergiste, bien que l'idée soit toujours restée là. Il réécrira la parole d'Epistemon citée plus haut<sup>86</sup> en appuyant sur une phrase de saint Paul<sup>87</sup> : « [...] en telle ou telle façon mourir est *en la sainte volonté de Dieu*. Pourtant, icelluy fault incessamment implorer [...] de nostre part, convient pareillement nous evertuer, *et, comme dict le saint Envoyé, estre cooperateurs avecques luy* » (*QL.*, chap. XXIII, l. 29 *sq.*, souligné par nous). Après cette parole, il mettra un passage où Frère Jean se souvient de son travail pendant le siège de Seuilly : « Je me donne au Diable [...] si le clous de Seuillé [...] si je ne eusse que chanté *Contra hostium insidias* [...] sans secourir la vigne à coup de baston de la croix [...] » (*ibid.*, l. 48 *sq.*). En 1548, le passage était placé devant la découverte de la terre par Pantagruel<sup>88</sup>. Le déplacement de ce rappel d'un épisode du *Gargantua* qui illustrait l'idée d'une collaboration avec Dieu met au premier plan une dimension religieuse de l'activité de Frère Jean dans la tempête, au delà du simple contraste comique de lui et de Panurge correspondant à celui de Balde et de Cingar. La prière évangélique du Géant et les efforts humains du moine s'opposent aux invocations terrifiées et égoïstes de Panurge. Pour plus de détail sur le synergisme rabelaisien dans les deux versions de la tempête, nous renvoyons au solide commentaire de M. A. Screech<sup>89</sup>. Le renforcement de la signification religieuse dans ce morceau, tout comme dans celui de Dindenault, nous révèle bien un des caractères principaux du *Quart Livre* de 1552. Nous verrons ensuite deux épisodes nouvellement insérés : ceux de Medamothi et du seigneur de Basché.

Dans la version de 1548, ayant quitté le port de Thalasse à la fin du

---

85 M. A. Screech, *Rabelais*, p.341.

86 Voir *supra* n.80.

87 Voir M. A. Screech, *L'Évangélisme de Rabelais*, ER, II, 1959, p.45-47 ; *idem.*, *Rabelais, op. cit.*, p.346-349.

88 LP-QL48, chap. X, l.44 *sq.*

89 M. A. Screech, *L'Évangélisme de Rabelais, op. cit.*, p.42-56 ; *idem.*, *Rabelais, op. cit.*, p.304-313 et p.341-350.



chapitre premier, nos voyageurs rencontrent au chapitre II un navire chargé de marchands saintongeais retournant de Lanternois, et y commence l'épisode de Dindenault. En 1552, avant l'approche du navire marchand, Rabelais consacra les chapitres II à IV à une invention de l'escale à Medamothi. Medamothi est « nul lieu, en grec », explique Rabelais dans sa *Briefve Declaration*. Le nom du roy *Philophanes* et celui de son frère *Philotheamon* y sont aussi expliqués : le premier est « convoiteux de veoir et estre veu » et le second, « convoiteux de veoir ». Dans la version définitive, au début de la navigation, notre auteur placera ainsi la visite au pays inconnu, « nul lieu » — il y évoque la Terre-Neuve : « [...] une isle nommée Medamothi, [...], qui n'estoit moins grand que de Canada<sup>90</sup> » (*QL.*, chap. II, l.3-7) —, et valorisera la curiosité de l'homme, « convoiteux de voir » du nouveau, qui est le motif puissant du voyage. Comme nous l'avons déjà indiqué, le héros du *Disciple de Pantagruel*, ainsi que celui de Lucien, souligne la curiosité d'esprit, le désir de nouveauté, qui l'a poussé à prendre la mer<sup>91</sup>. À la fin du *Tiers Livre*, Panurge, promoteur originel de la navigation, insistait lui-même sur la curiosité de Pantagruel comme autant d'incitation au voyage (*TL.*, chap. XLVII, l. 23-25). De fait, nos voyageurs voient et achètent à la foire de cette île « divers tableaux, diverses tapisseries, divers animaux, poissons, oizeaux et aultres marchandises *exotiques et peregrines* » (*QL.*, chap. II, l. 13-15, souligné par nous). Rapporter des objets rares et exotiques est un plaisir exquis du voyage. On peut voir dans la longue description des tableaux et des animaux achetés par nos héros le reflet du goût marqué pour ces choses par la noblesse à la Renaissance<sup>92</sup>. Mais, plus que cela, l'épisode de Medamothi indique un changement de nature du

---

90 *Canada* est un nouveau mot et très rare à l'époque en dehors des ouvrages de Cartier. Voir EC, *Le Quart Livre*, chap. II, n.4. A.Lefranc suggère la plaisanterie de Rabelais sur ce mot d'origine indigène avec l'espagnol *nada* (rien). Voir A.Lefranc, *Les Navigation*, *op. cit.*, p.293-295.

91 Voir *supra* n. 20 et 21.

92 À l'auteur d'un tableau acheté par Frère Jean, Rabelais donne le nom de Charles Charmois, peintre qui travailla à Fontainebleau pour François I<sup>er</sup> : « [...] peinct et inventé par maistre Charles Charmois, painctre du roy Megiste [...] » (*QL.*, chap. II, l.25-26).

voyage : du déplacement à la quête du mot de la Bouteille à la pérégrination à la recherche des inconnus. Dans la version de 1548, nos voyageurs se réjouissent d'apprendre par les marchands saintongeais, au début du voyage, des nouvelles de Lanternois par où ils comptent passer pour aller au pays de la Bouteille : « Pantagruel entendit qu'ilz venoient de Lanternois, dont eut nouveau accroissement d'allegresse, aussi eut toute l'assemblée, mesmement nous enquestans de l'estat du pays, & meurs du peuple lanternier [...] » (LP-QL48, chap. II, l. 11 *sq.*). En 1552, Pantagruel se montre amateur de curiosité en écrivant une réponse, de Medamothi, à son père : « Vous asceurant que les nouveaultez d'animaulx, de plantes, d'oyzeaulx, de pierreries que trouver pourray et recouperer en toute nostre peregrination, toutes je vous porteray [...] » (QL., chap. IV, l. 88 *sq.*). Cet échange de lettres entre père et fils au cours de l'escale suggère, en outre, un autre changement de caractère de la navigation. Le protagoniste du voyage est, en 1552, non plus Panurge, mais Pantagruel. L'histoire de Dindenault où Panurge fait parade de sa ruse devient le second incident sur l'itinéraire. Quoique Rabelais ne l'ait pas oublié, le but initial du voyage, enquête sur le mariage de Panurge, est presque effacé dans la version définitive. Dans le passage qui suit la fin de l'édition de 1548, celui de l'épisode de Macræons<sup>93</sup>, Pantagruel dit au Macrobe en expliquant leur dessein sans nommer Panurge : « Une et seule cause les avoit en mer mis, sçavoir est studieux desir de veoir, apprendre, cognoistre, visiter l'oracle de Bacbus et avoir le mot de la Bouteille, *sus quelques difficultez proposées par quelqu'un de la compagnie* » (QL., chap. XXV, l. 53-57, souligné par nous). L'insertion de l'histoire de Medamothi au début du grand voyage montre que l'intention de l'auteur s'est modifiée.

Rabelais invente, en 1552, un autre long épisode au milieu du récit de l'île de Procuration<sup>94</sup>. Ce nouvel épisode du seigneur de Basché raconté par Panurge se rapporte à la description étrange déjà existante des Chicanous,

---

93 Macræons, du grec *μακρίων*, sont les « gens qui vivent longuement » selon la *Briefve déclaration* et leur échevin est Macrobe, « homme du longue vie », du grec *μακρόβιος*. Rabelais emprunte cet épisode au *De defectu oraclorum* de Plutarque.

94 Voir *supra* n.60.

habitants de l'île, qui gagnent leur vie à être battus, et il renferme en soi une autre anecdote de Villon et de Tappecoue narrée par le seigneur de Basché à son tour. Ici, deux points sont dignes de remarque. En premier lieu, l'épisode ajoute au réalisme dans l'histoire des Chicanous qui était déjà une caricature de la société française au milieu de la navigation fantastique. Le seigneur de Basché, René Du Puy, est un personnage réel, décédé en 1545<sup>95</sup>. À travers Basché, près de Chinon et le Poitou où se déroule le récit emboîté de Villon, nous sommes ramenés de l'Océan sur la terre de France pendant ces quatre chapitres (chap. XII-XV). En second lieu, l'épisode est une farce. Le seigneur même nomme son bon tour joué aux Chicanous une « Tragicque comédie »<sup>96</sup> : « [...] et venez en salle jouer la Tragicque comedie que vous ay exposé » (*QL.*, chap. XII, l. 91-92). Rabelais nous rappelle partout dans l'épisode qu'on joue ici une farce : « Ainsi, dist Basché, prevoy je, mes bons amys, que vous dorenavant jouerez bien *ceste tragicque farce* [...] » (*QL.*, chap. XIII, l. 91-92), « Au son d'icelle, tout le peuple du chasteau entendit *le mystère* » (*QL.*, chap. XIV, l. 4-5), « [...] en laquelle estoient tous les personaiges de *la farce* [...] » (*ibid.*, l. 31-32), « Chascun s'estoit retiré pour *la farce* » (*ibid.*, l. 71-72) (souligné par nous). Comme le montre bien, dans son récit de Villon, la comparaison faite par Basché même, de la plaisanterie qu'il combine en metteur en scène, avec une fausse diablerie meurtrière que le poète avait préparée à l'occasion d'une représentation de la Passion, il s'agit d'une farce cruelle, mais gaie. L'auteur rapproche les « noces de Basché » où les Chicanous étaient roués de coups, du Carnaval d'Avignon : « Croyez qu'en Avignon, on temps de Carneval, les bacheliers, oncques ne jouerent à la raphé plus melodieusement, que feut joué sus Chiquanous » (*ibid.*, l. 47-50) et encore des *Lapithes* de Lucien<sup>97</sup> : « C'est, par Dieu, le naïf bancquet des Lapithes, descript par le philosophe Samosatoy » (*QL.*, chap. XV, l. 84-85). Surtout dans la scène finale, Rabelais s'amuse beaucoup à faire la *noce* en

---

95 Voir R. Marichal, « René du Puy et les Chicanous », BHR, XI, 1949, p. 129-166.

96 Rabelais explique le mot dans la *Briefve Declaration* : « farce plaisante au commencement, triste en la fin ».

97 Lucien décrit un repas de noces qui s'achève en bagarre à coups de poing.

prodiguant ses inventions verbales : « Il ne leurs a suffis m'avoir ainsi lourdement *morrambouzevezengouzequoquemorguatasacbacguevezinemmaffressé* mon paouvre œil [...] » (*ibid.*, l.35 sq.), « Estez vous des Frappins, des Frappeurs, ou des Frappars ? Ne vous suffisoit nous avoir ainsi *morrocassebezassevezassegrigueliguoscopapopondrillé* tous les membres superieurs à grands coups de bobelins [...] » (*ibid.*, l.49 sq.) (souligné par nous), etc.

Depuis *Gargantua*, Rabelais s'intéresse de plus en plus aux farces. Toutefois, celle de Panurge avec Dindenault a une cruauté que n'avaient pas eue les scènes farcesques des livres précédents : celle de Janotus dans *Gargantua* et celle de Bridoye au *Tiers Livre*. Les noces de Basché sont encore plus cruelles malgré leur ambiance gaie. Voilà que la farce a manifestement changé de caractère, sous réserve de l'insatisfaction de Pantagruel charitable : « Ceste narration, dist Pantagruel, sembleroit joyeuse, ne feust que davant nos œilz fault la craincte de Dieu continuellement avoir. » (*QL.*, chap. XVI, l. 1 sq.).

Dans ces deux épisodes de 1552, nous avons retenu trois choses en particulier : 1° le changement de nature du voyage, de l'enquête sur le mariage de Panurge à la pérégrination de Pantagruel comme amateur de curiosité, 2° le renforcement du réalisme, et 3° la mise en valeur de la farce cruelle. Ces trois traits, ainsi que l'élargissement de la portée religieuse dans les deux épisodes de Dindenault et de la Tempête, nous apportent les clefs pour comprendre le *Quart Livre* de 1552. Entre autres, deux éléments : valorisation religieuse et métamorphose du voyage, sont déjà saillants dans l'épisode de l'île des Macræons, transition des deux versions.

Le *Quart Livre* de 1552 évolue entièrement : l'édition partielle de 1548 était projetée comme suite immédiate et directe du *Tiers Livre* en parodiant l'épopée classique. Maintenant nos héros se lanceront dans de nouvelles aventures qui sont fortement marquées par la tendance religieuse de l'auteur, l'actualité politique du gallicanisme et la réalité grotesque de la société contemporaine.